

—Pour sa raison ? répéta la vieille dame. Je ne comprends pas ; expliquez-vous, monsieur de Rogas.

—Madame la marquise, Ludovic est amoureux.

Sur ces mots, la douairière se mit à rire aux éclats. Puis, se calmant subitement :

—Vous m'avez épouvantée, dit-elle ; mais me voilà rassurée. Ah ! M. de Montgarin est amoureux ! Mais je trouve cela fort naturel, mon cher comte, et n'y vois absolument rien qui soit de nature à justifier vos inquiétudes.

—Si je suis inquiet, je puis même dire effrayé, vous devez bien penser, madame la marquise, que ce n'est pas sans motifs. Ludovic est amoureux, mais amoureux à en perdre la tête ou à en mourir. Depuis quelques jours il est dans un état pitoyable. Il ne dort plus, c'est à peine si l'on parvient à lui faire prendre un peu de nourriture. Il ne sort plus et ne veut plus voir personne, pas même moi.

Ce matin, à force de supplications, je l'ai décidé à me recevoir, et il m'a ouvert sa porte. Je l'ai trouvé affreusement pâle, les cheveux en désordre, les yeux hagards. Je suis désespéré.

J'insistai pour savoir la cause de ce grand chagrin ; mais ce n'est qu'au bout d'une demi-heure, et en employant toute l'éloquence que mon amitié pour lui pouvait m'inspirer, que j'eus enfin raison de sa résistance. Quelques paroles lui échappèrent malgré lui. Je compris et je finis par lui arracher son secret en entier.

Alors, madame la marquise, je crus devoir faire appel à sa raison et à son courage ; mais, hélas ! je m'aperçus bien vite que je me heurtais contre un véritable désespoir. Maintenant, madame la marquise, vous connaissez la cause de ma tristesse et vous devez voir que la situation est loin d'être rassurante.

Madame de Neuville avait écouté avec la plus grande attention. José Basco attendait avec une certaine anxiété la réponse de la vieille dame, afin de connaître l'effet produit par son récit.

—Ce que vous venez de me raconter est étrange, monsieur le comte, dit la marquise, et, en effet, excessivement grave. Vous le voyez, je ne ris plus ; je suis, au contraire, fort émue et comme vous très inquiète. Il faut, à tout prix que nous sauvions ce pauvre garçon.

Le regard du Portugais s'illumina.

—Oui, murmura-t-il, il faut le sauver, si c'est possible.

—D'après ce que vous m'avez dit, mon cher comte, je vois que votre cousin est un amoureux sans espoir, soit que son amour ait été repoussé ou que la belle dont il est épris en aime un autre.

—L'amour du comte de Montgarin n'a point été repoussé par cette raison bien simple qu'il le garde caché au fond de son cœur, et il ignore absolument si le cœur de la jeune fille qu'il aime appartient à un autre.

—Alors, je ne comprends pas du tout, répliqua la marquise, à moins que M. de Montgarin ne soit complètement fou.

—Hélas ! madame, entre le comte de Montgarin et celle qu'il aime, il y a un obstacle qu'il ne veut même pas essayer de franchir.

—Ah ! quel est donc cet obstacle si effrayant ? fit la marquise.

—La jeune fille appartient à une illustre famille, qui a en plus de sa haute noblesse, une immense fortune.

—Comment, c'est pour cela ?...

—Oui, madame la marquise, c'est pour cela que le malheureux est désespéré, souffre en silence et renferme en lui le secret qui l'étouffe.

—Mais n'est-il pas noble aussi, lui ?... il est jeune, beau, distingué, spirituel ; il a tout pour plaire.

—Sans doute, madame la marquise ; mais la jeune fille est tellement au-dessus de lui par son nom et sa fortune qu'il n'ose lever les yeux jusqu'à elle. Le comte de Montgarin, qui a fait de son amour un culte, craindrait surtout qu'on l'accuse de vénalité —“ De Rogas, n'a-t-il dit avec exaltation, j'aimerais mieux mourir sur l'heure plutôt que de révéler mon secret à un autre qu'à vous. Mon amour est insensé, je le sais ; j'ai fait tout au monde pour l'extirper de mon cœur et je n'ai pu y parvenir. Je ne puis prétendre à elle et je l'aime, je l'adore ! Voilà mon malheur, voilà ce qui me tue !”

—Pourtant, le comte de Montgarin n'est pas sans fortune. Je sais qu'il a fait de folles dépenses, il m'a raconté ses petites peccadilles de jeunesse. Mais il lui reste le château de ses ancêtres, ses fermes, ses vignobles et son petit hôtel à Paris. Il me semble qu'avec tout cela on peut faire assez bonne figure. Quand on a ensuite, comme lui, certains avantages physiques, on a le droit d'être un peu plus hardi.

—J'avoue madame la marquise, que je ne lui ai pas conseillé la hardiesse.

—Pourquoi cela ?

—Parce que je trouve aussi qu'entre la jeune fille et lui il y a une énorme distance.

—Cette manière de voir vous fait honneur, monsieur de Rogas, et vous et votre cousin obéissez à un noble sentiment. Je dois connaître cette famille dont vous n'avez pas cru devoir me dire le nom, monsieur de Rogas.

—Assurément, madame la marquise,

—Et la jeune fille, est-ce que je la connais aussi ?

—Vous la connaissez.

—Ah ! alors, dites-moi son nom.

José parut embarrassé.

—C'est que... balbutia-t-il.

La vieille dame ne put réprimer un mouvement d'impatience.

—Tenez, comte, dit-elle, vous êtes agaçant !

—Mon Dieu, madame la marquise, il ne s'agit point d'une chose qui m'est personnelle, mais d'un secret qui appartient au comte de Montgarin. Vous comprenez certainement mes scrupules ; peut-être ai-je été déjà trop indiscret.

—Monsieur de Rogas, je comprends vos scrupules, mais je ne blâme pas votre indiscretion. J'ai de l'amitié pour le comte de Montgarin, vous le savez. Je veux, si je le peux, faire quelque chose pour lui. Mais encore faut-il que je sache à qui m'adresser.

—Je vois, madame la marquise, que je ne dois rien vous cacher. Eh bien, le comte de Montgarin aime mademoiselle Maximilienne de Coulange.

—Maximilienne ! exclama la douairière en faisant un bond sur son fauteuil. Je me rappelle la façon dont il la regardait. La chose ne doit pas me surprendre, elle devait arriver.

—Oui, fatalement. Ah ! madame la marquise, il maudit aujourd'hui la curiosité qui l'a poussé à assister à cette fête où il a vu la première fois mademoiselle de Coulange. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ? Le malheur du pauvre Ludovic est réel ?

—Permettez, monsieur de Rogas ; vous voyez la chose d'une façon, je puis la voir autrement.

—Que voulez-vous dire ?

—Que rien n'est désespéré, au contraire.

—Quoi ! madame la marquise suppose, croit possible.....

—Oui, si toutefois le cœur de Maximilienne est libre de tout engagement ; mais je suis presque sûre qu'il n'a pas encore parlé.

—Madame la marquise paraît oublier l'immense fortune du marquis de Coulange.

—Monsieur de Rogas, répliqua fièrement madame de Neuville, dans cette famille, les questions d'argent sont toujours mises en dehors des choses du cœur ; c'est de tradition chez les Coulange. La mère du marquis de Coulange, qui fut ma meilleure amie, était sans fortune ; le marquis lui-même a épousé mademoiselle Mathilde de Perny, qui n'avait pas de dot. L'homme que Maximilienne aimera, sera son époux, n'aurait-il pas un écu vaillant.

Monsieur de Rogas, poursuivit madame de Neuville, vous avez bien fait de venir me voir aujourd'hui, et de me dire que M. de Montgarin aime mademoiselle de Coulange. Je vais agir sans retard dans l'intérêt de notre amoureux. C'est un mariage à faire. Cela me sourit.

Si je ne réussis pas, monsieur de Rogas, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y aura rien de ma faute.

—Ah ! madame la marquise, s'écria José avec une émotion parfaitement jouée, je ne sais comment vous exprimer la joie que vous venez de faire naître en moi... Le comte de Montgarin est sauvé, madame, oui, sauvé, grâce à vous. Sans doute, entre mademoiselle de Coulange et lui la distance est grande, mais est-il coupable parce qu'il l'aime ? L'amour ne se commande pas...

Le faux comte se leva.

—Vous me quittez ? dit la vieille dame.

—Je vous en demande la permission ; j'ai hâte de rejoindre Ludovic. Madame la marquise m'autorise-t-elle à lui dire ?...

—Oui, dites-lui d'espérer. Dites-lui aussi qu'il vienne me voir le plus tôt possible.

—Je vais lui porter vos bonnes paroles, elles tomberont dans son cœur comme un baume. Ah ! madame la marquise, ce sont les plus beaux horizons, c'est le ciel que vous lui ouvrez !

XXI

Malgré sa vieille expérience, la marquise de Neuville était fort crédule ; aussi croyait-elle à ce que lui avait dit le faux comte de Rogas comme une chrétienne croit à la parole de l'Evangile. Et ce n'était pas une vaine promesse qu'elle avait faite à José Basco, en lui disant qu'elle userait de son influence auprès de Maximilienne et de ses parents en faveur du comte de Montgarin.

Rapprocher les deux jeunes gens, se placer entre eux comme un trait d'union, était un rôle qui ne déplaisait point à madame de Neuville.

Il est vrai que l'excellente femme était persuadée qu'en s'intéressant à l'amour du comte de Montgarin elle travaillait également au bonheur de Maximilienne. Certes, elle aurait pensé d'une autre manière, si elle eût pu soupçonner la plus minime partie des projets du Portugais. Mais celui-ci était trop habile pour se trahir et la marquise de Neuville se disposait à agir avec la plus entière bonne foi.

Le lendemain du jour où madame de Neuville avait eu avec le faux comte de Rogas la conversation que nous connaissons, elle fut